

DIARIO DEL GOBIERNO

DE CATALUNA Y BARCELONA,

DEL SABADO 15 DE ENERO DE 1812. — SS. *Fustina y Jovita Mrs.* — Las *Quarenta Horas* están en la Iglesia de Religiosas Capuchinas; se reserva a las cinco de la tarde.

ANGLETERRE.

Londres, 7 décembre. (Extrait du Statesman.)

Le *Courrier* d'hier au soir a commencé son travail par l'observation suivante : « Nous avons consacré une grande partie de notre feuille d'aujourd'hui aux opérations militaires en Espagne ». D'après cette annonce, nous nous attendions à lire quelques détails intéressans sur les exploits attribués aux Blake et Ballesteros, qui, quoiqu'ils aient été battus cent fois par les légions de Napoléon, ne laissent pas d'être encore regardés comme « des hommes destinés à délivrer l'Europe du joug de la France » ; mais nous avons été trompés dans notre espoir. Le *Courrier*, ce journal sans reproche, a consacré, nous n'en pouvons douter, huit colonnes entières au récit de ce que son éditeur appelle avec sagacité « des opérations militaires » ; et cependant, à peine y lisons-nous une fois les noms de Blake et de Ballesteros. Leur astre paroît en effet avoir pâli aux yeux de l'éditeur du *Courrier* ; et c'est Mina et ses guerrillas « qu'on désigne à l'attention du public comme le seul chef » qui tiennent l'ennemi dans un état continuel d'inquiétude et d'alarme, et par les efforts duquel l'Espagne prend dans cette guerre une attitude plus prononcée et développe chaque jour toute son énergie morale. — Nous avons souvent entendu dire que l'énergie physique est utile dans une lutte de cette nature ; mais il nous reste à apprendre comment il peut être essentiel aux succès d'une armée de déployer des vertus morales, ou comment l'action de faire périr de sang froid nos ennemis, ainsi que ce Mina l'a fait, peut faire partie de nos devoirs moraux. Cependant, nous ne prétendons pas disputer sur les mots avec le *Courrier*. Nous abandonnerons cette partie de notre sujet, ainsi que « le chef de guerrillas », nous contentant de renvoyer ceux de nos lecteurs qui desireroient avoir une idée exacte de cet étonnant personnage et de ses non moins étonnans compagnons d'armes, au portrait qui est fait dans Gil Blas du capitaine des bandits et de sa troupe, qui le firent prisonnier et l'enfermèrent en une caverne dans une forêt. La lecture de cette histoire courte, mais très détaillée, pourra donner sur le général Mina et sur sa bande de maraudeurs plus d'éclaircissemens positifs que tout ce qu'a écrit jusqu'ici ou tout ce que pourra jamais écrire le *Courrier* sur ce sujet. Nous croyons toutefois de notre devoir de ne pas laisser échapper l'occasion de faire sentir toute l'absurdité de l'opinion, que les journaux à gages des ministres ne cessent de s'efforcer de

INGLATERRA.

Londres 7 diciembre. (Extracto del Statesman.)

El *Correo* de ayer tarde empezó su trabajo por la siguiente observacion: « Hemos consagrado una gran parte de nuestro periódico de hoy a las operaciones militares en España. » Tras este anuncio esperabamos leer detalles interesantes sobre las hazañas atribuidas a Blake y Ballesteros, quienes a pesar de haber sido cien veces batido por las legiones de Napoleon, no cesan de ser todavía mirados como « hombres destinados a libertar la Europa del yugo de la Francia » ; pero nuestras esperanzas han sido vanas. El *Correo*, ese periódico sin tacha, ha consagrado, no hay duda, ocho columnas enteras para relatarnos lo que su Editor llama con sagacidad « operaciones militares. » y sin embargo, apenas se encuentran en ellas una sola vez los nombres de Blake y Ballesteros. Su astro parece que se ha puesto pálido a los ojos del Editor del *Correo*. Es Mina y sus guerrillas, el que « se presenta a la atencion del público, como el único jefe que tenga al enemigo en un continuo estado de inquietud, y sobresalto, y por cuyos esfuerzos la España toma en esta guerra una actitud mas decidida, y desenvuelve cada dia toda su energía moral. Repetidas veces habiamos oido decir que la energía física era util en una lucha de esta naturaleza; pero ahora nos falta aprender como puede ser esencial al buen éxito de una guerra el desplegar virtudes morales, o como la accion de matar a sangre fria nuestros enemigos, tal como lo ha hecho Mina, pueda hacer parte de nuestros deberes morales. Sin embargo no queremos disputar con el *correo* sobre palabras. Abandonaremos esta parte de nuestro asunto, como tambien « el jefe de las guerrillas », contentandonos de llamar los lectores nuestros que deseen tener una exácta idea de ese pasmoso personaje, y de sus no menos pasmosos compañeros de armas, al retrato que se hace en Gil Blas de Santillana, del capitán de bandoleros, y de su compañía, quienes le hicieron prisionero, y le encerraron en una caberna dentro de un bosque. La leyenda de esta historia corta, pero bastante detallada podrá ilustrarnos sobre el gener al Mina, y su bandada de merodeadores mucho mas positivamente que todo lo que hasta aqui ha escrito y pueda escribir sobre este asunto el *correo*. Con todo creemos ser de nuestro deber no perder la ocasion de hacer palpable todo lo absurdo de la opinion, que los diarios a merced del gobierno se esfuerzan en propagar incesantemente de que es todavia posible de salvar la

propager, qu'il est encore possible de sauver la péninsule du joug de la France. On ne trouve rien dans l'histoire de l'humanité qui surpasse ou qui égale même, en fait d'extravagance, le système que nous avons adopté, de poursuivre la guerre dans ce pays. On fait à des frais qui excèdent de beaucoup pour l'Angleterre tous ceux auxquels elle a été entraînée jusqu'ici; elle l'a fait au moyen de la destruction d'une partie la plus essentielle à sa défense nationale, au moyen de la ruine de son armée, qu'elle ne pourra, d'ici à vingt ans, rétablir dans l'état où elle étoit, par le mode ordinaire de recrutement. Ce qui ajoute à nos malheurs, c'est qu'il est impossible, en raisonnant d'après les vrais principes militaires, et en balançant avec impartialité les ressources relatives et les forces positives des deux parties engagées dans la lutte présente, d'admettre, comme un événement qui soit dans le cercle des probabilités humaines, que cette lutte puisse définitivement se terminer d'une manière heureuse pour nous et nos alliés.

D'abord, il y a en Espagne de vastes étendues de pays désertes et incultes, qui, quoique favorables par leur nature à une guerre de chicane pour celui qui se défend, sont trop peu peuplés pour que les habitants puissent s'y rassembler, sur un point quelconque, assez à temps pour résister avec succès à des forces régulières, même peu considérables. Sans argent, sans munitions, sans bonnes armes, leurs efforts ne peuvent être qu'imparfaits, passagers et inutiles; surtout lorsqu'ils sont tenus en échec et intimidés par les garnisons des villes, dans toutes leurs relations et communications entr'eux, dont dépendent cependant beaucoup la liberté de leurs mouvemens et leur existence même.

En second lieu, il n'y a point d'accord parmi les espagnols; ils sont absolument divisés entr'eux: la plus grande partie de leur noblesse et la plupart de leurs grands étant dans les intérêts de la France.

Troisièmement, les cortès en sont réduits, pour leur propre sûreté, à se rassembler dans une île; ils ne commandent dans aucune partie du continent espagnol; ils ne disposent d'aucune portion de ses revenus ni de ses subsides, et n'en reçoivent que très peu ou même point du tout de leurs colonies en Amérique. Ils sont partagés dans leurs conseils, divisés dans leurs opinions; on les a vus s'accuser les uns les autres, et aller même jusqu'à délibérer sérieusement sur l'utilité qu'il pourrait y avoir de rétablir l'horrible et abominable tribunal de l'inquisition; circonstance qui montre clairement qu'ils sont bien plutôt le jouet de l'astuce des prêtres, et se laissent bien plus influencer par les conseils dégradés d'une lâche superstition, qu'ils ne sont animés par les sentimens qu'inspirent de justes notions de la liberté civile.

Quatrièmement, les français sont maîtres de la plus grande partie des revenus de l'Espagne, et disposent de presque toutes ses ressources.

Cinquièmement, ils ont en leur pouvoir toutes les places fortes en Espagne qui peuvent leur

península del jugo de la Francia. Nada se halla en la historia de la humanidad que supere ó iguale en extravagancia al sistema que hemos adoptado de proseguir la guerra en ese país. Hase hecho à unas costas que exceden en mucho para la Inglaterra à quantas habia sido arrastada hasta aora: pues la hace destruyendo una parte la mas esencial para su defensa nacional, es decir arruinando su ejército; el qual ni de aqui à veynte años podrá ser restablecido en el estado en que se hallaba, por la via ordinaria de reclutar. Lo que aumenta nuestras desgracias es que racionando segun los verdaderos principios militares, y poniendo imparcialmente en balanza los recursos relativos y los medios positivos de las dos partes empeñadas en la lucha presente, es imposible admitir, como un acontecimiento que exista en el círculo de las probabilidades humanas el que esta lucha pueda terminarse definitivamente de un modo feliz para nosotros y nuestros aliados.

A mas de esto, hay en España dilatados trozos de terreno desierto é inculto, que aun que favorables por su naturaleza à una guerra de embrollo para el que se defiende, son muy poco pobladas para que los habitantes puedan reunirse allí en un punto qualquiera, bastante à tiempo para resistir con éxito à fuerzas regulares, aun quando sean poco considerables. Sin dinero, sin municiones, sin buenas armas, todos sus esfuerzos no pueden dexar de ser sumamente imperfectos, pasageros é inutiles: sobre todo quando se les tiene apretados, é intimidados por las guarniciones de las ciudades en todas sus relaciones y comunicaciones, de las que sin embargo depende mucho la libertad de sus movimientos y su misma existencia.

En segundo lugar no hay concordia entre los españoles: hay una absoluta division entre ellos; pues la mayor parte de sus grandes y nobleza están por la Francia.

En tercer lugar, sus Cortes, para seguridad propia se hallan reducidas à reunirse en una isla: no mandan en parte alguna del continente español: no disponen de la menor porcion de sus rentas, ni de sus subsidios, y reciben muy poco ó nada de sus colonias de América. En sus consejos reyna la division, como tambien en sus opiniones. Se les ha visto acusarse unos à otros, y llegar hasta ponerse à deliberar seriamente sobre la utilidad de restablecer en su vigor el horrible y abominable tribunal de la inquisicion, circunstancia que manifiesta que mas bien son el juguete de la astucia de los eclesiásticos, y mas bien se dexan llevar en sus degradatorios consejos por una cobarde supersticion; que estar animados por los sentimientos que inspiran las justas nociones de la libertad civil.

Quarto: los franceses son dueños de la mayor parte de las rentas de España, y disponen de casi todos sus recursos.

Quinto: tienen todas las plazas fuertes de España que puedan ser necesarias à desbaratar las

être nécessaires pour gêner les opérations des guerrillas, et leur fournir les moyens de refroidir bientôt le zèle et l'ardeur de ceux-ci, de manière à leur faire tourner, sous peu de temps, leur ressentiment contre ceux même qui les ont excités à prendre les armes. N'avons-nous pas vu dernièrement les armées les mieux disciplinées et les plus nombreuses que l'Espagne ait pu mettre sur pied depuis le commencement de la guerre; ne les avons-nous pas vues, non seulement défaites devant Sagonte avec une perte considérable, mais encore complètement dispersées et presque entièrement détruites? Et cette place elle-même n'est-elle pas tombée au pouvoir de l'ennemi; cette place qui, plus que toutes les autres, est importante à posséder, pour tenir dans l'obéissance les habitants espagnols le long des côtes de la Méditerranée? Le grand Annibal étoit si convaincu de cette vérité, qu'il eut particulièrement à cœur de s'en rendre maître; et après un siège de huit mois, il l'a prit d'assaut avant de partir pour son expédition pour l'Italie. Le pays qui l'environne est aussi renommé, plus qu'aucune autre partie de l'Espagne, pour ses richesses naturelles et sa fertilité.

Sixièmement, les espagnols haïssent et détestent les anglais; ils les regardent comme des hérétiques; ils sont jaloux de leurs vues et de leurs intentions, et considèrent l'appui que nous leur prêtons comme provenant de motifs personnels et non pas de notre magnanimité. Les français, au contraire, partagent avec eux les mêmes superstitions. Dans un semblable état de choses, il est impossible qu'il y ait entre les espagnols et nous une coopération franche et cordiale. Peut-on en effet l'espérer, aussi long temps que le cri ministériel chez nous sera *point de papisme*; et chez eux, *point d'hérésie*.

Septièmement, les troupes françaises sont disciplinées, accoutumées au feu, et endurcies à toutes les fatigues de la guerre; elles sont commandées par des officiers habiles et expérimentés. C'est tout le contraire avec les espagnols; leurs troupes ne sont composées que de nouvelles levées, étrangères au maniement des armes et à la discipline; mal habillées, mal armées et mal équipées, et commandées par des hommes qui n'ont que peu d'expérience de la guerre.

Enfin, avant la révolution de la France et l'extension de son territoire, il s'en fallait beaucoup que les forces totales de l'Espagne s'élevassent à un tiers des forces totales de la France: leur rapport étoit à peu près comme 10 est à 33. Mais les ressources et le territoire de la France avaient reçu de telles extensions au moment de l'invasion des français en Espagne, que ce premier rapport n'étoit plus du tout exact; à cette époque, on pouvait estimer que les forces de l'Espagne étoient à celles de la France comme 1 est à 7. Certes, c'étoit là une chance bien forte en faveur des assaillans, mais combien ces chances en leur faveur ne se sont-elles pas accrues aujourd'hui que les français sont maîtres de tou-

operaciones de las guerrillas, y facilitarles los medios, de enfriar muy presto el zelo y ardor de estas, de modo que se haga parar dentro de poco su resentimiento contra los mismos que les excitaron à tomar las armas. ¿No hemos visto ultimamente los ejércitos mejor disciplinados, y mas numerosos que la España haya podido poner en pie desde el principio de la guerra; no les hemos visto no solo destruidos delante de Sagunto con una pérdida considerable, mas tambien completamente dispersados, y casi del todo destruidos? ¿Y esa misma plaza no ha caído en poder del enemigo; Esa plaza que mas que otra alguna importa poseer, para tener baxo la obediencia los habitantes españoles lo largo de las costas del mediterraneo? Tan convencido estaba de esta verdad el grande Anibal, como que nada deseaba tan de veras como el hacerse dueño de ella; y despues de un sitio de ocho meses, la tomó de asalto ántes de marchar à su expedicion de Italia. El país que la rodea es tan famoso, con superioridad à toda otra parte de España, por sus riquezas naturales, y su fertilidad.

Sexto: los españoles aborrecen y detestan à los ingleses; les miran como hereges: son zelosos de sus miras, y de sus intenciones, y consideran el auxilio que les damos, como nacido de motivos personales, mas no de nuestra magnanimidad. Los franceses al contrario, parten con ellos las mismas supersticiones. En semejante estado de cosas, es imposible que entre los españoles y nosotros haya una cooperacion franca y cordial. En efecto tendremos que aguardarla tanto tiempo como sea entre nosotros el grito ministerial *fuera Papismo* y entre ellos *fuera heregia*.

Séptimo: las tropas francesas son disciplinadas; están acostumbradas al fuego, y hechas à todas las fatigas de la guerra, mandándolas oficiales habiles y experimentados. Todo al contrario se ve en los españoles: sus tropas no se componen mas que de nuevas levás, sin saber el manejo de las armas, ni la disciplina: mal vestidas, mal armadas, y mal equipadas, mandándolas unos hombres que tienen muy poca experiencia de la guerra.

Finalmente ántes de la revolucion de Francia, y extension de su territorio, faltaba mucho para que las fuerzas totales de la España llegasen à una tercera parte de las fuerzas totales de la Francia: su relacion era casi como de 10 à 33. Mas habian recibido los recursos y territorio de Francia una extension tan grande en la época de la invasion de los franceses en España, de modo que su primera relacion no era ya en nada exácta. A esa época se podia calcular que las fuerzas de España, relativamente à las de Francia eran como de 1 à 7. Seguramente era esto muy en favor de los acometedores; pero quanto no se han aumentado esas suertes hoy dia que los franceses

res les places fortes et de tous les points les plus propres à assurer leur domination et à tenir les espagnols dans l'obéissance? Quant au Portugal, la totalité de ses forces était, au moment de l'invasion, à celles de la France dans le rapport approximatif, de 1 à 17. Si l'on tient compte, d'un autre côté, des facilités que la possession des places fortes en Espagne fournira aux français pour envahir ce petit royaume de Portugal, peut-on espérer, avec quelque apparence de raison, qu'il sera en état, même avec notre secours, de maintenir son indépendance? Pour arriver à ce résultat, nous avons comme l'on sait, tendu tous les ressorts de notre puissance, et dégarni de troupes régulières la Grande Bretagne et l'Irlande; mais nous avons besoin, pour agir, de traverser une étendue de mer, ce qui nécessite de grandes dépenses, et ce qui apporte dans toutes nos opérations beaucoup de délais, d'incertitude, et des embarras de tous les genres.

Il est bien connu qu'une campagne, même dans un climat sain, réduit généralement une armée d'un tiers; et dans un climat malsain, communément d'une moitié, et quelquefois davantage. Si l'on s'en rapporte au bruit public, à peine un tiers des troupes qui ont été successivement envoyées à lord Wellington, serait en état aujourd'hui de tenir la campagne; et de ce tiers, une moitié sera probablement dans le cours de six mois (sinon plutôt) mise également hors de combat. On rassemblerait aujourd'hui toutes nos troupes régulières, ne laissant pour les garnisons et autres services indispensables que le nombre strictement nécessaire, qu'elles ne seraient pas en état d'entreprendre, avec quelque espoir de succès, le siège d'une place importante défendue par une garnison suffisante et bien approvisionnée de vivres et de munitions; dussent même nos troupes, dans les travaux de ce siège, ne pas être interrompues par l'une de ces armées que l'ennemi tient en campagne. Nous avons perdu dans la péninsule, sans résultat et avec des dépenses énormes pour la Grande Bretagne, une belle armée dont le vide ne pourra être promptement rempli que par une conscription générale sur tous les rangs et toutes les classes du peuple, tant dans cette île que dans l'Irlande. Ajoutez à cela que, si les Etats Unis d'Amérique ont recours à un embargo, nous serons obligés d'envoyer d'Angleterre des provisions, non-seulement pour nourrir notre armée, mais encore un grand nombre d'espagnols et de Portugais; perspective vraiment encourageante dans un moment où le prix du pain s'élève graduellement, et où il est probable qu'il suivra une progression toujours croissante. Est-il donc possible qu'un homme dont l'entendement n'est pas entièrement aveuglé par ses préventions ou ses desirs, conserve encore l'espoir que la lutte actuelle se terminera d'une manière avantageuse pour l'une ou l'autre nation? Mais, *«Alto sunt stirpes stultitia».*

[Journal de l'Empire.]

son duenos de todas las plazas fuertes, y de todos los puntos mas propios à asegurar su dominacion, y tener obedientes los españoles? En quanto al Portugal, al tiempo de la invasion el total de sus fuerzas estaban en proporcion aproximativa con las de la Francia, de 1 à 17. Si contamos de otra parte las facilidades que la posesion de las plazas fuertes de España proporcionará à los franceses, para invadir ese pequeño reyno de Portugal, ¿Puedese esperar con alguna apariencia de razon, que podrá ni aun con nuestros socorros asegurar su independencia? Para llegar à esto, hemos estirado todos los resortes de nuestro poder, y hemos desguarnecido de tropas regulares la Gran Bretaña y la Irlanda; pero para obrar tenemos que atravesar una extension de mar, lo que exige grandes gastos, y acarrea à todas nuestras operaciones, mucha demora, incertidumbre, y embarazo en todos géneros.

Ello es bien conocido que una campaña, aun quando sea en un clima sano reduce generalmente un ejército à una tercera parte menos; y en un clima mal sano comunmente le cercena la mitad, y à veces mas. Si nos atenemos à la voz pública, apenas podría hoy mantenerse en campaña una tercera parte de la tropas que se han enviado succesivamente à Lord Wellington; y la mitad de esta tercera parte de aquí à seis meses, (quando no sea antes) estará probablemente tambien fuera de combate. Aunque se juntasen en el dia todas nuestras tropas regulares, no dexando para las guarniciones, y de mas servicios indispensables mas que el número estrictamente necesario; no serian todas ellas bastantes para emprender con alguna esperanza de buen éxito el sitio de una plaza importante, como fuese defendida por una guarnicion suficiente y bien provista de víveres y municiones; esto aun quando nuestras tropas en los trabajos del sitio no debiesen ser interrumpidas por uno de esos ejércitos que el enemigo tiene en campaña. Hemos perdido en la peninsula, sin éxito alguno, y à costa de enormes gastos para la Gran Bretaña, un bello ejército, cuyo vacio no podrá ser llenado pronto à no ser por medio de una conspiracion general sobre todas las clases y estados del pueblo, tanto en esta isla como en Irlanda. Anádase à esto que si los Estados Unidos han recurrido à un embargo, nos veremos obligados à enviar desde la Inglaterra las provisiones, no solo para alimentar nuestro ejército, sino tambien para un gran número de españoles y portugueses; perspectiva verdaderamente estimulativa en un momento en que el precio del pan sube por grados, y en que es probable que seguirá tomando una progresion siempre mayor. ¿Es pues posible que haya hombre que sin tener el entendimiento enteramente cegado por sus preocupaciones ó deseos, conserve todavia la esperanza de que la lucha actual se terminará de un modo ventajoso para una ò otra nacion? Pero *«Alto sunt stirpes stultitia».* (Diario del Imperio.